

Introduction

La communication en grande forme : quand Protée rencontre Hermès

Vous avez entre les mains un ouvrage collectif consacré aux formes de la communication, qui seront saisies ici dans leur dimension dynamique et processuelle, considérées du point de vue symbolique, et en devenir. Ce propos introductif souhaite se placer sous l'égide de quelques ouvrages, revues et figures tutélaires. Retenons-en quatre.

*Les Formes de la communication*¹ (Durand), d'abord, le premier ouvrage qu'il m'ait été donné de lire alors que j'étais tout jeune étudiant en sciences de l'information et de la communication (SIC), à Lyon dans les années 1980. Ce titre tout à la fois programmatique et énigmatique, donnait envie de savoir quelles étaient donc ces formes (techniques ou médiatiques ? sociales ? langagières ?) censées caractériser la communication. Devenu enseignant-chercheur, je n'ai cessé, au fil de ces quelques décennies de m'interroger sur les formes relationnelles, sociales, mentales, techniques, préfigurant ou configurant la production des rapports sociaux. Et étudier les rites, les TIC, les discours ou les imaginaires sociaux ramène toujours, circulairement, à cette question théorique des formes, tour à tour incarnées et intangibles, considérées comme un filigrane et une résille, prenant de manière symbolique et paradigmatique les objets de recherche dans leurs rets

Introduction rédigée par PascalLARDELLIER.

1. Jacques Durand, *Les Formes de la communication*, Paris : Dunod, 1981.

(in)formels. Jean Baudrillard n'affirmait-il pas que « le concept est un piège tendu au réel, en espérant que celui-ci, naïf, s'y laissera prendre » ? Quel beau piège que cette forme, qui donne naissance et sens aux réalités sociales, aux interactions, aux narrations, aux représentations...

Autre référence, *Protée*, comme revue de référence des études sémiotiques, empruntant son titre au nom d'un personnage mythologique. Car ses formes, comme cette figure polymorphe, varient sans cesse, caractérisées tout à la fois par leur intangibilité, par leur plasticité et par leur pérennité. Ainsi en va-t-il des technologies ou des cadres normatifs caractéristiques d'une époque. Ils évoluent dans le temps, mais gardent leur fonction sociale, pour contenir et orienter.

Hermès, de même, l'une des revues historiques en sciences de l'information et de la communication, mais aussi, de manière éponyme, le titre d'un ouvrage de Michel Serres (1969), qui y proposait le catalogue théorisé des précédents et des possibles de ces SIC. Il y a donc à ce propos introductif des balises théoriques et éditoriales, mais aussi des bornes mythologiques d'importance, quand on sait que Protée possédait la capacité de changer de forme et d'apparence comme bon lui semblait, au gré de ses interlocuteurs, de ses stratégies et des circonstances ; et qu'Hermès, figure tutélaire des SIC, est aussi le dieu des voleurs et des marchands, posté à la croisée des chemins. Bref, des figures choisies pas tout au fait au hasard, car puissamment allégoriques et heuristiques.

On aura saisi sans peine la portée des métaphores : les SIC, comme Protée, savent faire varier les contours des objets de recherche et les problématiques, en renouvelant la lecture des auteurs. Et comme Hermès, elles se situent aux carrefours disciplinaires, pour y braconner des théories, et y fertiliser des concepts parfois anciens qu'elles refertilisent.

Entre Protée et Hermès, les chercheurs en communication travaillent sous l'égide de ce que j'ai défini (Lardellier, 2003) comme le « paradigme du palimpseste » : ils s'assignent pour tâche de « gratter »

patiemment la réalité sociale, le foisonnement des relations, la nébuleuse des techniques et des discours afin d'y déceler, sous des histoires écrites et lues par d'autres disciplines, un sens nouveau, qui affleure parce que nous y portons une lumière différente, et que nous les lisons en les inscrivant dans d'autres perspectives problématiques. Et ce à quoi ces pages vont œuvrer, c'est à une *défense et illustration* de la forme en communication.

Si la psychologie, avec sa célèbre et déjà datée *Gestalt*, si l'esthétique, que Paul Valéry définissait comme la « science de la forme », si la linguistique, la sémiotique et la géographie font grand cas de la forme dans une acception large, en en faisant même un objet ou un concept de prédilection, cette notion reste sous-évaluée dans le registre des études en communication, alors que plus largement, elle est dévaluée et même méprisée par nombre de sciences sociales, rémanence probable de l'exigence de conceptualisation imposée par la philosophie, depuis la geste platonicienne.

Si j'affirme d'emblée : « au commencement était la forme », il y a fort à parier qu'on me taxe de provocation. Et on me répondra, dogmatiquement, qu'« au commencement, était le Verbe ». Mais têtu, je réaffirmerai aussitôt avec Ferdinand de Saussure que « la langue est une forme avant d'être une substance ». Et le serpent se mord la queue, en jolie forme de boucle syllogistique. Pour autant, mon propos ne peut se borner à être plaisamment et simplement métaphorique.

Déjà, qu'est-ce qu'une forme ? Un flou sémantique caractérise ce mot. Or, il convient de définir précisément ce dont on va parler, en partant des définitions les plus communes du terme.

Le *Dictionnaire étymologique et historique* nous apprend que depuis 1119, la forme est « l'aspect visible de quelque chose, son apparence extérieure », cette « apparence donnant à un être sa spécificité ».

La forme, de même, est une « pièce ayant la forme du pied et servant à la fabrication des chaussures ». Plus techniquement, elle peut être le « gîte du lièvre », un « bassin » ou un terme d'imprimerie. Enfin, la forme renvoie usuellement à la condition physique.

Mais la forme a aussi à voir avec la dialectique : il s'agit d'une « manière de procéder », de la « manière dont on s'exprime ». Ainsi, l'expression « mettre son propos en forme », ou « mettre les formes pour annoncer quelque chose ».

Plusieurs acceptions se dégagent, à croiser ainsi les définitions du mot : d'abord, la notion réfère immanquablement à l'apparence. Cette définition sensible renvoie à ce qui s'impose à la vue. « Percevoir, c'est reconnaître une forme », nous disait la *Gestalt*, dans sa posture mentaliste et globaliste. Mais Merleau-Ponty affine ce sens du mot dans sa *Phénoménologie de l'esprit* (1945), « la forme des objets n'en est pas (seulement) le contour géométrique : elle a un certain rapport avec leur nature propre et parle à tous nos sens en même temps qu'à la vue ». Esquisse d'un rapprochement, semble-t-il, entre la forme et le fond, entre l'ontologie et la phénoménologie.

La forme est donc souvent synonyme d'apparence, mais aussi de manière d'être ou de se comporter. C'est la « manière de se conduire d'après les usages, les règles » nous dit aussi le dictionnaire. Ou encore, « faire quelque chose pour la forme », pour sauver les apparences ou pour le principe.

Les usages et les règles, précisément, permettent la transition. Car ensuite, la forme renvoie à l'idée de règles auxquelles il convient de se conformer. On quitte l'apparence pour la contrainte, le moule, matériel ou mental, dans lequel les êtres, les choses et les idées doivent passer pour trouver une expression conforme aux usages et aux règles communément admises. Les traditions rhétorique et poétique illustrent ceci, puisqu'elles proposent ou imposent à la mise en forme de la pensée et de l'expression des moules intangibles, auxquels se conformer pour atteindre une finalité, pragmatique et esthétique.

Les dictionnaires de philosophie expliquent en substance que la logique *formelle* étudie les formes de raisonnement en quelque sorte dans l'abstrait. Un raisonnement concret ne peut être apprécié du point de vue de sa validité logique qu'après qu'il aura été « mis en forme ». Importante précision à apporter à tous ceux qui opposent forme et

fond, les choses existeraient donc en puissance, et seule la forme qu'elles empruntent leur permettrait d'exister, finalement. On rejoint là l'hylémorphisme et la forme hylémorphique d'Aristote, selon lequel « la puissance est l'idée (*eidos*) qui attend qu'on la réalise et la matérialise (*morphè*) ».

Après ce rapide panorama sémantique, essayons d'arrêter une définition de travail : la forme serait une structure mentale, morale, sociale ou matérielle, qui contient et délimite en imposant ses contours et ses règles, plus ou moins fixes et rigides, aux sens (et notamment à la vue), à l'action ou à l'esprit. Surtout, la forme autorise l'expression, lui donnant un sens et une destination sémiotique, artistique et sociale. Ceci n'évince en rien son caractère dynamique.

Mais la forme communicationnelle (si tant est qu'elle ait une spécificité) reste difficile à appréhender. Au musée, par exemple, les choses sont simples : comme le disait Louis Marin en substance, le cadre y profère le tableau comme discours. Ce cadre, qui a pour lui le confort de la matérialité, délimite, contraint et contient le sens.

Dans la vraie vie, les choses sont souvent un peu plus complexes. Et pourtant, nous passons notre vie à passer par des formes différentes, à les porter et à les performer, au gré des formes, des cadres, des dispositifs ou des contextes, concepts ou notions non synonymes, mais connexes. Et la forme peut être mentale, contextuelle, urbaine, architecturale, linguistique, sémiotique, j'en reviens à Ferdinand de Saussure.

Afin que la définition ne soit pas trop rigide, et qu'elle reste opérationnelle d'un point de vue théorique, on peut tout de suite procéder à une typologie, induite par l'histoire même du mot. Ceci nous amène à établir une dichotomie entre les formes matérielles ou techniques (qui sont de l'ordre du dispositif, mais aussi, à certains égards, de l'expression artistique), les formes sociales et symboliques (immatérielles mais tangibles, comme les interactions sociales, les rites), et enfin, les formes linguistiques et mentales.

Existent bien entre ces différentes catégories de formes une différence de degrés, mais non de nature. Car pour en revenir à ma définition, il est toujours question de structures imposant leurs contours – fussent-ils intangibles – aux acteurs sociaux, aux modalités d’action sociale et d’expression. Toutes choses égales par ailleurs, on pourrait considérer que la forme de la communication peut être définie comme un « fait social » : il existe en dehors des acteurs éventuels. Il possède une structure objective qui s’exprime et que l’on peut étudier sous la forme d’un système de règles. Or, la forme impose son ordre propre. Comme le fait social, elle se repère à ce qu’elle exerce une contrainte mentale ou morale qui nous pousse à agir ou nous interdit d’agir d’une certaine façon. Elle est elle aussi un « bâton moral » de règlement des mœurs, en tout cas de l’expression.

Mais l’idée d’apparence reprend le dessus, et édulcore irrémédiablement l’approche de la forme, quand celle-ci se veut théorique. « Vite, évacuons la forme, et revenons au fond, enfin », comme permanente injonction théorique. Avec les distorsions que l’on perçoit lors des débats sur l’orthographe : « Tel élève ne sait pas “mettre en forme” – en clair il ne sait pas écrire ! – mais le fond est là, et il est bon ! ». Il suffit de le deviner ; comme le sculpteur indolent de la fable de La Fontaine discernait dans son bloc de pierre en devenir un David musculeux, une table ou un lavabo.

L’un des pièges dans lequel tombent souvent les sciences humaines et sociales, c’est de purifier leurs objets à tout prix, d’avoir des approches purement abstraites, qui évacuent la dimension sensible, incarnée, matérielle des phénomènes étudiés. On touche là du doigt l’influence de la philosophie, et ce péché originel platonicien, qui oblige à faire remonter ce que l’on appréhende à sa dimension idéelle.

Forme et fond, voici le pot de terre et le pot de fer, qui vont cahin-caha sur les voies du rationalisme occidental. Etant entendu que c’est toujours le fond, finalement, qui a le beau rôle, le supplément d’âme obligé. *A contrario*, tout ce qui est de l’ordre de la forme serait superficiel, incident, frivole même, si l’on met à part les formes

d'expression artistique. Mais cette forme, on l'oublie trop vite, est porteuse du style, qui marque la signature sensible d'une personne ou d'une époque.

De même que Claude Javeau demande de « prendre le futile au sérieux », j'exhorte à « prendre la forme au sérieux ». Car elle est une matrice, donnant naissance et sens aux expressions esthétiques, et par extension aux phénomènes sociaux. Dans son *Eloge de la raison sensible*, Michel Maffesoli en appelle à une réhabilitation de la forme, et l'avènement théorique du « formisme » (1996).

Faisons un détour interculturel, qui sera un raccourci, pour saisir l'essence de la forme sociale, son sens et ses fonctions : la civilisation asiatique, et plus particulièrement la culture japonaise ritualisent ostensiblement les rapports, ceux-ci se déroulant souvent dans le cadre de *kata* (形). Ce mot, homophone du *kata* (型) des arts martiaux, désigne justement la *forme*, étymologiquement. Il s'agit d'une structure formelle héritée de la tradition, et dans laquelle l'individu « passe », s'inscrit et s'insère, afin de s'y voir transmettre des savoirs ; ainsi qu'un mode de relations stabilisées par ce *kata*, qui favorise de plus l'intégration à une communauté se perpétuant par ce cadre rituel. Le rite serait donc une sorte de matrice sociale et culturelle, qui préexiste aux individus, et recèle une capacité de transformation sociale, une force qui est du ressort de l'efficacité symbolique.

Des formes sociales aux formes mentales, souvenons-nous que selon E. Panofsky, ces formes sont porteuses d'une dialectique, d'un regard sur le monde. Et finalement, les évolutions formelles sont souvent les signes avant-coureurs de révolutions de fond, dans divers domaines d'expression. En peinture, en littérature, et même dans le domaine des sciences, les Rubicon sont d'abord formels. Que furent le cubisme, le Nouveau Roman ou l'Ecole des annales, sinon une forme nouvelle qui s'imposa, pour reconfigurer les manières de penser, de raconter et de représenter, bouleversant par là même les habitudes antérieures ? Et c'est toujours par de nouvelles informations, par des formules innovantes que nos sciences se renouvellent et se régénèrent.

On connaît la formule éculée du poète, « les plus beaux poèmes seraient donc ceux que l'on n'écrira jamais ». Parce qu'on n'a pas trouvé la forme, alors ? Et avoir le sens de la formule, n'est-ce pas rassembler de manière fulgurante, en quelques mots, un fond qui sans cela, aurait été incertain, et pour tout dire confus ? De même que le langage aide la pensée, la forme aide à s'incarner, à se matérialiser ce qui sans elle aurait été incertain ; et à vrai dire informe. Bien sûr, des chausse-trapes guettent celui qui veut s'arrêter à la forme, qui en prend le risque et l'assume. Ces pièges, ce sont la tautologie, ou une phénoménologie béate, qui consisteraient à ne faire que dire, et tout au mieux décrire, ce qui est, en tout cas ce que l'on perçoit. Ou encore le psychologisme ou le mentalisme, qui ramènent tout à la perception, précisément. Et on sait que la *Gestalt* a fait de la forme un « trou noir conceptuel », qui aspire tout ce qui passe à côté de lui, dans une absolutisation de la perception. On pourrait verser là dans un impressionnisme théorisé. Sont à éviter aussi les écueils de la poésie pour la poésie, nostalgie parnassienne qui met en mots un choc esthétique devant la beauté des formes, voire ce mysticisme enfiévré très médiéval dans l'esprit, qui s'est attaché à tenter de percer l'harmonie et la hiérarchie préétablies des formes du monde, qu'un code implicite organiserait secrètement. En fait, la théorie de la forme est un holisme, en ce sens qu'elle nous dit que le tout est supérieur à la somme des parties, et que l'ensemble prend un sens que n'avaient pas les parties.

S'intéresser aux formes communicationnelles comme nous le ferons dans ces pages, c'est répondre à l'invitation de Simmel, dont le projet de « sociologie formelle » expliquait « qu'il convient de mettre au jour les formes, qui en nombre restreint, régissent et organisent la vie sociale ». Hypothèse reprise et étayée par Goffman pour qui la vie sociale, c'est en fait l'ensemble des interactions humaines. Or, celles-ci sont déterminées par des formes sociales, on y revient. « Les moments et leurs hommes, et non les hommes et leurs moments », selon la formule célèbre du plus illustre représentant de la micro-sociologie. On prend là une position épistémologique lourde, *a contrario* du monadisme, du solipsisme et du psychologisme, pour lesquels tout part de l'individu, qui serait, de par sa conscience ou ses désirs, le

centre de toute action, réaction, intention. Pour Simmel, l'objectif du sociologue, c'est *a contrario* de mettre au jour ces structures formelles des relations sociales, indépendamment des contenus.

Selon lui, une forme sociale, cela peut être une communauté, une famille, une nation. Or, chaque forme sociale unit les liens d'une communauté donnée en une forme stable, caractérisée par des traits culturels fiables. On rencontre ici la notion de « morphologie sociale ». Car ces traits culturels sont liés entre eux de manière organique et ils expriment un style propre. Cependant la forme sociale n'apparaît jamais de manière pure, elle est dégagée par un processus de pensée appelé « modélisation ». De ce point de vue, la forme est proche de ce que Weber appelle « l'idéal-type ». On rejoint surtout ici le rapport entre la forme et la pensée, et même les formes de la pensée.

Et on en revient là à deux précédents prestigieux, Cassirer et surtout Panofski. Dans *La Perspective comme forme symbolique* (datée de 1927), le fondateur de l'iconologie tentait de prouver que l'apparition de la perspective exprimait en fait une nouvelle manière de voir le monde, et donc de la représenter. Hypothèse forte : les révolutions mentales et intellectuelles se cristallisent autour de formes esthétiques et poétiques. Forme et fond seraient donc indissociables, comme les deux côtés d'une feuille de papier, pour référer à une métaphore linguistique et sémiotique célèbre.

Avec la forme, un siècle après qu'elle eut illuminé l'Allemagne esthétique et philosophique des années 1920, il faut se souvenir que nous avons affaire à un authentique paradigme kuhnien. Selon Kuhn, le paradigme est un modèle ou un concept englobant, cristallisant un ensemble de recherches et s'imposant à un moment donné, ouvrant par là même des perspectives de recherches suffisamment vastes pour que de nouveaux modèles se développent (comme la structure ou le système en leur temps).

Et si la forme était finalement le concept-phare des SIC, encore en sommeil, alors que triomphe unilatéralement l'attrape-tout médiation, déclinée et adjectivée (culturelle, politique, technique...) à l'envi ?

Car l'ensemble des catégories et objets des SIC peut être considéré comme des formes qui s'ignorent pour certaines, embusquées derrière le contexte, le dispositif, le cadre, le modèle, j'y reviens. La forme possède en tout cas un potentiel heuristique immense dans les SIC, comme cet ouvrage va s'attacher à le prouver. Cette forme ne demande qu'à être désenclavée de son héritage gestaltiste, pour se voir ré-épistémologisée dans une perspective communicationnelle.

Et il y a là une révolution copernicienne, dans ce qu'elle implique de changement de perspective : en fait, et de même que l'existence précéderait l'essence, eh bien la forme précède le fond, elle l'annonce et l'incarne. Accepter ce principe exige de délaisser un moment les approches philosophiques purement conceptuelles, pour accepter l'incarnation du signe, la matérialité de la pensée, et les déterminismes que cela induit à certains égards (*voir* tout le courant médiologique). Bien sûr, il faut dépasser un déterminisme purement technique trop souvent mécaniste et manichéen, pour replacer les choses dans leur foisonnante complexité, dans leur dynamique sociale et humaine. En un mot, se laisser saisir et surprendre par la dynamique du signe dans la complexité de sa morphogenèse.

Finalement, le monde est peut-être à concevoir comme une immense métonymie, c'est-à-dire un enchevêtrement de formes en abyme, structurantes et structurées, contenantes et contenues, causantes et causées, qui donnent naissance et sens, c'est-à-dire déjà une destination sociale, aux êtres et aux choses. La filiation avec Pascal et les fondements de la pensée complexe et de la systémique sont là transparents : « Toutes choses sont causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates et toutes s'entretiennent par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes. »

« La forme est la corde la plus tendue du sens », affirmait Francis Ponge. Nous allons cheminer sur cette corde raide, au fil de ces pages. Ce trajet convoque le signe, les organisations, la technique, le langage. Il possède un *background*, rassemblant la sémiotique, l'anthropologie, l'urbanisme, la sociologie, la phénoménologie, la linguistique, avec un

filigrane communicationnel, toujours, qui dialectise ces approches et les remet en perspective symbolique, si je puis dire.

Alors pourquoi cette réflexion collective consacrée aux formes ? Le lecteur l'aura compris, ces pages vont s'intéresser aux formes sociales et culturelles, dans lesquelles il faut entrer pour se voir transmettre des connaissances et une appartenance. Mais aussi aux formes mentales et collectives appelées représentations, qui cristallisent des valeurs idéalisées, et peuvent devenir forces mentales dynamiques et agissantes. Formes techniques et technologiques, de même, qui agrègent les communautés, remodelent la société, « corps intermédiaires » d'un genre nouveau, en lui offrant des prolongements permettant au lien social de se réinventer incessamment, aux relations et plus largement au sens donné aux actions et aux choses de se produire et de se reproduire.

Voici, pour clore l'introduction et ouvrir le propos, quelques éléments de présentation et de mise en perspective des différents textes rassemblés dans cet ouvrage.

Claude Javeau ouvre le propos par un texte précisément intitulé « Dans la forme, dans les formes. La communication comme forme sociale et comme formalisme sociétal », qui se situe aux antipodes de la communication vue comme « performance de la culture ». Foncièrement simmelien, le sociologue bruxellois nous prouve que la communication, en tant qu'espace de sociation, constitue le lieu séminal de toute sociologie. Comme son titre l'indique, nous comprenons que le tropisme du « sociétal », qui tend à supplanter le trop ordinaire « social », nous éloigne des conditions de formation de la structure même du « fait social ». Cela ferait de nous des « sociétologues » sans le salutaire rappel d'un Simmel ou d'un Javeau, précisément, et leur patiente collecte de formes sociales ordinaires, prenant et reprenant sens en contexte, par lesquelles se « bricole » au quotidien et se tisse le formalisme objectif du fait social cher à Durkheim.

Françoise Bernard signe un texte dense et riche intitulé « Les frontières et formes organisationnelles en mouvement : entre porosité et quête identitaire ». Elle y interroge les formes organisationnelles qui sont le réceptacle de la mouvance transformationnelle qui caractérise la « conduite du changement » ou « l'accompagnement du changement », devenus aujourd'hui *leitmotiv* en matière de management. Or changer, dans les organisations, c'est changer d'organisation à l'intérieur d'une forme d'organisation ou, plus sûrement, changer de forme d'organisation. Françoise Bernard traite sur le fond cette question des formes d'organisation. Après avoir interrogé celles-ci et attesté de leur dynamique de transformation, elle s'intéresse à la dynamique même de la « forme de la transformation ». Françoise Bernard nous montre comment les crises – écologiques, économiques, sociales – qui tendent à disloquer les formes d'organisations traditionnelles secrètent des méta-concepts tels que le « développement durable » ou la « responsabilité sociale des entreprises » qui génèrent à leur tour, pour se matérialiser, des « interformes » d'organisation.

Claudine Batazzi a intitulé sa réflexion « La médiation symbolique et communicationnelle des mythes dans la formation des organisations ». Elle nous présente ce faisant une approche infra-formelle des organisations. S'appuyant sur les contributions majeures des sciences téléologiques (cybernétique, systémique), elle isole les « systémismes » (équivalents des mécanismes) qui sous-tendent l'accomplissement des permanences et des mutations organisationnelles (autopoïèse, récursivité, clôture, ouverture, etc.). Puis, montrant le rôle que jouent les symboles dans ces mécanismes, elle nous amène à la conclusion, en forme de question, de leur importance cruciale dans cette forme en devenir qu'est l'organisation et, au-delà dans d'autres formes de culture.

Sung-Do Kim, de l'Université Koryo de Séoul, propose une belle méditation théorique, « Prolégomènes à une sémio-anthropologie de l'écriture. Pour le paradigme de l'intermédialité de l'écriture ». L'auteur dispose, au regard des formes de la communication, de la posture particulière de l'« étranger » chère à A. Schütz. Cette posture, jointe à son immense érudition, lui permet de nous offrir un texte original sur

l'écriture. Forme primordiale de mémorisation et de transmission de l'information, l'écriture constitue la trace (la forme tracée) de l'humanité et témoigne ainsi fidèlement de ses transformations, donc diversifications physiques, psychologiques, technologiques et sociales. Abordant l'écriture comme un phénomène résolument polymorphe, S. Kim s'appuie sur sa connaissance de l'idéographie chinoise pour obliger les syllabiques ou alphabétiques que nous sommes à sortir de notre acception linéaire de l'écriture par laquelle la main est devenue l'esclave dépendante du phénomène sonore (phonique) de la langue parlée. Pour cela, il nous intéresse en premier lieu à cette écriture chinoise dans laquelle la main connectée au corps sensible (car « levée » dans la tenue d'un pinceau traçant dans les trois dimensions de l'espace) conserve à l'imaginaire cognitif une trace graphique de ses représentations en même temps qu'elle établit un lien dynamique avec le discours linéaire phonalisé. Et par cela, il nous amène en second lieu à saisir comme au vol la nature de cette nécessaire intermédialité – cette interdépendance sensible – entre l'image (comme corps/main/outils) et le verbe (comme face/voix/langage) dans l'acte d'écriture et, donc, de lecture. Revenus à notre condition, nous ne pouvons nous empêcher de songer à la linéarisation supplémentaire (et à la dé-corporéisation) que constitue l'usage intensif du clavier sur lequel nous entrons ces caractères et de nous questionner sur la forme de pensée – sur-abstractisée peut-être ? – qu'il pourrait générer à long terme.

Le chapitre de Fabien Liénard rappelle combien les TIC, formes techniques s'il en est, transforment les sociétés en profondeur. Car les paradigmatiques SMS évoqués ici sont forcément « clivants », car transgressifs et générationnels ; bref, des usages faisant la part belle aux ruses et braconnages chers à Michel de Certeau. Les TIC permettent de nombreux usages et, notamment des usages communicationnels mobilisant la langue, elle-même forme mentale et symbolique puissante, pour la distordre, et utiliser toute la gamme des possibles lexicaux, syntaxiques, orthographiques. Les usagers des TIC développent des stratégies communicationnelles et, parmi elles, des tactiques scripturales qui permettent d'échanger rapidement et efficacement, tout en jouant avec la technique et la langue comme formes, et en se

jouant d'elles. Fabien Liénard explique ainsi que cette recherche de la réussite, cette performativité inhérente aux situations de communication électronique repose en partie sur la qualité de l'écriture, et sur les conventions de sens implicites partagées par les interlocuteurs. Il décrit ces nouvelles formes d'écriture électronique, ces nouvelles manières d'écrire qui envahissent les réseaux numériques, allant des formes les plus standardisées aux plus déviantes et aux plus inventives.

Pierre Quettier propose une contribution centrée sur les formes de la transmission, sujet peu fréquenté par les SIC, car traditionnellement dévolu aux sciences de l'éducation. En changeant ainsi de point de vue, il renouvelle l'approche du genre en l'envisageant d'emblée dans sa globalité. Il forge pour cela un nouveau modèle de dispositif, un DISC, dispositif d'ingénierie sociocognitif, intégrant et formalisant trois domaines formels des SIC : la technique (didactique), la culture et, conjuguant sensiblement le tout, la performance sociale. Ce chapitre, qui donne des clefs fondamentales de compréhension des processus d'intégration des connaissances, s'inscrit dans une réflexion au long cours menée par Pierre Quettier sur ces DISC, précisément.

Françoise Albertini, dans « Les formes du moi dans l'écriture en sciences sociales », explique que toute exposition de soi (dans un blog ou un réseau social) procède d'une mise en forme implicite, non assumée *a priori*. Elle choisit de nous présenter cette circonstance dans laquelle le moi se met en forme explicitement, en toute connaissance de cause ; c'est-à-dire lorsqu'il se met en forme pour lui-même, dans une démarche réflexive, en vue de se donner aux autres : l'autobiographie. Qui plus est, parmi la multitude des circonstances autobiographiques, Françoise Albertini singularise les autobiographies de femmes et d'anthropologues, qui empruntent à plusieurs formes de narrations. Un type et l'autre semblent faire problème, l'un ne présentant pas d'intérêt (de « simples » journaux intimes) et l'autre comme n'ayant pas lieu d'être (l'observateur devant « disparaître »). C'est néanmoins en conjuguant l'un par l'autre (les autobiographies de femmes anthropologues) dans une forme d'autobiographies sensibles, incarnées, que s'affirme la puissance épistémologique du genre autobiographique : en s'exposant très formellement de cette manière-là,

l'anthropologue, qu'il soit homme ou femme, résout l'aporie propre d'un métier ou la forme et le fond, l'outil saisissant et l'objet saisi, sont faits d'une même matière : de l'existence, manifestée dans du langage. Comment saisir de l'eau avec de l'eau, du langage (objet) avec du langage (outil) ? En rendant explicite, fort et vif, évident et sensible le langage-outil, en donnant à voir ses fondements par la mise en évidence de la matrice formelle sensible qui sous-tend l'activité cognitive, donc langagière de l'observateur, son histoire.

Patrizia Laudati, enfin, dans un chapitre de clôture intitulé « Formes urbaines : images, langages et pratiques partagées » nous dit en substance que tout comme le poisson qui ne s'inquiète pas de l'eau, nous ne prenons conscience, confusément, de l'importance de l'environnement qui prolonge notre corps, qui l'englobe, que lorsque celui-ci atteint des formes extrêmes ; extrêmes de naturel (la nature elle-même) ou d'artificiel (la brutalité bétonnière de certaines cités). Patrizia Laudati nous donne à voir et à comprendre les processus sémantiques formels qui, allant du technique au social, travaillent les dimensions langagières, iconographiques et pratiques de la ville, et constituent ainsi le langage formel de l'architecture, son clavier de déclinaison de l'espace sensible et sensé de nos existences physiques partagées, notre « corps ville » ou notre « maison ville ».

Je vous souhaite de cheminer heureusement dans les arcanes de la forme, polymorphe et néanmoins compacte, en quête du sens dont cette forme est – osons la métaphore ontologique heideggérienne ! – la gardienne et peut-être même la demeure.

Remerciements

Le titre de cet ouvrage collectif m'a été suggéré par Françoise Bernard, qu'elle soit ici remerciée de son beau trait d'inspiration.

Mes remerciements sincères vont aussi à Pierre Quettier, pour l'important travail de secrétariat de rédaction qu'il a assumé avec professionnalisme sur le manuscrit de ce livre.